

8 visages de la relève

Sylvain Sarrazin

Volume 6, Number 1, Fall 2009

La relève littéraire au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Sarrazin, S. (2009). 8 visages de la relève. *Entre les lignes*, 6(1), 22–25.

8 visages de la relève

/ PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVAIN SARRAZIN

PHOTO : GEORGES DUTIL



Marie-Christine Bernard

La Gaspésienne Marie-Christine Bernard a grandi « au gré des vents et des orages fous ». Une inspiration qu'elle insuffle à ses histoires, destinées à tous. Professeure de lettres à Alma, il lui arrive aussi de jouer les chouchous : *Monsieur Julot* (Stanké, 2005) fut finaliste pour le Grand Prix de la relève littéraire Archambault 2007, tandis que *Mademoiselle Personne* et *Les mésaventures de Grosspafine* (Hurtubise, 2008 et 2007) ont respectivement remporté le prix littéraire AbitibiBowater Roman et le prix Jovette-Bernier.

Pourquoi écrire en 2009?

« "Pourquoi chanter quand il y a tant à faire?", demandait Louise Forestier. On pourrait de même interroger l'écriture. Il est vrai qu'en 2009, il y a beaucoup à faire. On ne sait plus par où commencer : écologie, pétrole, intégrisme, ce n'est pas le boulot qui manque. Y a-t-il aussi tant à dire encore, alors qu'on se raconte depuis des millénaires les mêmes histoires de vie, d'amour, de mort? Bien sûr. La vie, l'amour, la mort, c'est toujours la grande affaire. La fondamentale question de Shakespeare, on se la pose toujours. Qu'est-ce qui nous fait nous agiter si fort malgré l'ironique fin qui est la nôtre? Les écrivains d'aujourd'hui contemplent à leur tour le crâne de Yorick. Ils cherchent du sens. Ils essaient de résoudre le labyrinthe de la condition humaine.



« Moi, j'ai la tête pleine d'histoires depuis toute petite. Des histoires d'amour, de vie, de mort. Des histoires qui questionnent, qui cherchent, qui creusent. Il faut bien que je les raconte... »

PHOTO : ADELIN CORREZE



Éric Simard

Touche-à-tout, Éric Simard a écumé librairies, compagnies de théâtre, studios de radio, plateaux de télévision et maisons d'édition. L'écrivain de Québec, né en 1969, compte deux romans dans ses cordes. Dès 1998, il publie *Martel en tête* (Les Intouchables) avant de toucher le cœur de la cible médiatique huit ans plus tard, avec *Cher Émile*, paru dans la collection Hamac (Septentrion). Cette année, il décroche *Être*, un recueil de nouvelles dont la panoplie de personnages a profondément ému ses lecteurs.

Pourquoi écrire en 2009?

« En 1998, j'ai fait paraître un premier roman. Il est passé quasi inaperçu. Je n'étais pas préparé à ça. C'était tout à fait à l'opposé de ce que j'avais toujours rêvé avant de publier. J'ai vécu cette expérience comme un échec. Je me suis alors rendu compte que je recherchais de la reconnaissance à travers mes projets d'écriture. Ce n'était pas une bonne raison d'écrire. Pendant deux ans, j'ai mis mes projets



de côté et je me suis demandé pourquoi j'écrivais. Maintenant, je sais que, avant toute chose, j'écris parce que j'aime ça. Ma façon de concevoir et d'observer le monde est presque toujours teintée de mon regard d'écrivain. C'est un peu comme si j'étais tout le temps en train d'écrire. Tant et aussi longtemps que je serai stimulé par ce que je vois, j'écrirai. J'écrirai pour partager ma vision des choses avec les lecteurs qui voudront bien s'arrêter quelques moments dans mon univers. »

PHOTO : MARTINE DOYON



Mélanie Gélinas

La nuit tombée, Mélanie Gélinas écrit, « en parfaite nyctalope ». Très vite, son premier roman, *Compter jusqu'à cent* (Québec Amérique), l'a extirpée de l'ombre. La Montréalaise de 34 ans a d'ailleurs inauguré la collection Première Impression, destinée à braquer les projecteurs sur la relève littéraire. Un récit qui trouva sa place parmi les finalistes du Prix Senghor 2008, catégorie Premier roman francophone. Enfant, Mélanie désirait être dompteuse de lions. Pari réussi : les fauves de la critique se sont révélés plutôt cajoleurs!

Pourquoi écrire en 2009?

« ... en 160 mots. Ouf! Alors...

Écrire en 2009... Parce qu'on dit que les jeunes ne savent plus écrire et qu'il faut montrer que ce n'est pas toute la vérité. Pour construire des ponts entre les "jeunes vieux" de la génération lyrique et ma génération, sinon une scission irréparable se produira dans notre tissu culturel. Pour participer à la consolidation de l'histoire et de la littérature du Québec : écrire, ça sert à confirmer une identité vivante dans les grands registres universels. Parce que c'est une responsabilité; c'est, plus que tout, "être" humain et signer. Plus que 57 mots...

« Écrire en 2009, c'est commencer à dire un siècle neuf, et se préparer déjà à le dire plus finement en 2050. Car écrire, c'est un long travail et à l'ère de

la vitesse, écrire, c'est exercer sa patience. Alors, parce que c'est s'asseoir dans un fauteuil et commencer à se bercer doucement... en 2009, j'écris. Voilà! »



PHOTO : AUDREY WELLS



Guillaume Corbeil

Dans la notice biographique de Guillaume Corbeil, on lit : « Il entreprend des études en droit et abandonne trois heures plus tard. » À la bonne heure! Ou plutôt : pour le bonheur. Son chapelet de nouvelles, consigné dans *L'art de la fugue* (L'instant même, 2008), a aussi fait dans la promptitude. À peine sorti de l'imprimerie, il s'invite en finale du Prix littéraire du Gouverneur général, puis ravit le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle 2009. Plutôt louable pour ce jeune auteur (29 ans) originaire de Coteau-Station. Cet automne, il nous gratifiera d'un premier roman (*Pleurer comme dans les films*, Leméac).

Pourquoi écrire en 2009?



« Au début, j'écrivais pour passer le temps; je disais que Word était mon jeu vidéo favori. Depuis que j'ai publié un premier livre, j'écris parce que c'est ce qu'on s'attend de moi. Je n'ai, comme ça, plus besoin

de me demander qui je suis ni ce que je fais dans la vie : ma mère m'appelle "son écrivain", c'est rassurant. Si je veux être honnête, il n'y a pas une journée qui passe sans que je sois pris par l'envie d'arrêter. Écrire m'empêche d'aller jouer dehors et de me consacrer à une carrière qui me permettrait de quitter mon 4 1/2 infesté par les souris. Mais le lendemain, je me retrouve assis devant mon ordinateur, et je regarde passer en bas de ma fenêtre toutes ces personnes qui semblent mener une vie plus excitante que la mienne en me disant qu'il doit bien y avoir une raison pour laquelle je passe mon temps à me questionner quant à des histoires fausses. Mais je ne trouve pas. »



Johanne Alice Côté

Un sursaut; voire un triple saut. Johanne Alice Côté fut subitement révélée au public, publiant en rafale ses trois premiers ouvrages. Passant du roman (*L'incisure catacrote*, Michel Brûlé, 2007) au recueil de poésie (*Mouvement d'Indienne*, Michel Brûlé, juin 2008), elle s'est hissée cette année en finale du Prix littéraire des collégiens, grâce à sa série de nouvelles *Mégot mégot petite mitaine* (automne 2008, Triptyque). Cette auteure pluridisciplinaire, née à Rochester en 1960, a également raflé diverses distinctions en tant que parolière.

Pourquoi écrire en 2009?

« Je soupçonne que nous sommes travaillés par des motivations souterraines plus puissantes que toutes les raisons déclarées, si nobles soient-elles. Quelle que soit l'époque, peut-être écrivons-nous poussés par les mythes qui habitent en nous et cherchent perpétuellement à se manifester. J'imagine les mythes comme des forces naturelles, autonomes et indifférentes à notre volonté, qui formeraient le tissu vivant et constamment renouvelé de ce qui nous lie à l'univers et entre nous. Foisonnants et sauvages, jaillis de l'inconscient, les mythes travaillent l'esprit et le corps, pressent des images à travers les nerfs, forcent les doigts à se saisir d'outils — clavier, crayon, pinceau, ciseau. Ils conduisent l'effort de création. Les histoires qu'ainsi nous fabriquons nous façonnent à leur tour. Cette construction de nous-mêmes, infinie, par ses multiples recommencements, s'ajuste au mouvement de l'univers, éternelle alternance de contraction et d'expansion. L'ultime pourquoi de cette respiration reste sans réponse. Ce mystère me vivifie. J'écris pour guetter son souffle. »



PHOTO : ANTOINE TANGUAY



Sébastien Chabot

Né en 1976, Sébastien Chabot est un fils de la vallée de la Matapédia. Ses études achevées, il rejoint la région de Montréal. Il publie en 2004 *Ma mère est une marmotte* (Point de fuite), avant de recevoir le prix Jovette-Bernier avec *L'angoisse des poulets sans plumes*, paru aux éditions Trois-Pistoles en 2006. L'auteur fait le tour du chapeau avec son dernier opus, *Le chant des mouches* (Alto, 2007), pour lequel il est à nouveau acclamé par la critique.

Pourquoi écrire en 2009?

« On ne peut plus dormir. Trop d'alarmes en même temps sur le sommeil des inquiets. Le monde est une grande fatigue impossible à soulager. Ce qu'il faut par-dessus tout, c'est prescrire de l'insomnie à tous les confortables de l'univers. J'écris contre la réalité avec l'espoir de l'élargir aux limites du rêve. J'écris pour remettre de la colère dans le décor. Au creux du vif, aux frontières de toutes nos lâchetés, replacer du sens dans les mots. Je voudrais ne pas écrire pour moi. Pourquoi écrire en 2009? Parce que ça va mal. Parce qu'il le faut. Parce que nos élites nous gavent de Valium en HD. Parce que trop souvent on tire plus de fierté de son ensemble de patio que de ses opinions. Parce que la Nation québécoise est encore prisonnière. Parce que les experts de l'économie ont trop de pouvoir. Pour nous excuser. Parce que je suis insomniaque et qu'il faut bien le dire à quelqu'un. »



PHOTO : MARTINE DOYON



Véronique Papineau

Née en 1980 à Sainte-Brigide-d'Iberville, en Montérégie, et Monréalaise d'adoption depuis une décennie, Véronique Papineau n'en finit plus de faire ronronner les jurys. Son recueil *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)*, paru en 2008 aux éditions du Boréal, s'est taillé une place en finale du Grand Prix de la relève littéraire Archambault et du Grand Prix littéraire Archambault. Plusieurs de ses nouvelles ont aussi atteint le dernier palier des Prix littéraires Radio-Canada. Il s'agit de sa seule parution à ce jour.

Pourquoi écrire en 2009?

« Je ne suis pas une théoricienne. J'ai toujours été nulle pour les analyses littéraires. Je sens les choses beaucoup plus que je ne les explique. C'est pourquoi j'ai l'impression de n'avoir que des réponses toutes faites à la question, "Pourquoi écrire en 2009?" "Pour laisser sa trace." "Pour engendrer le dialogue." "Pour être interviewée par Christiane Charette et avoir l'air intelligente." Voilà, je m'embourbe déjà. Et pourquoi plutôt écrivais-je en 1992? 1998? 2005? Je crois que mes raisons n'ont pas nécessairement changé. Parce que j'avais l'impression de répondre à un besoin. Parce que ça me désennuyait. Parce que ça me faisait rêvasser. Parce que je voulais faire entendre ma voix. L'acte d'écrire s'explique probablement. J'y pense souvent à cet acharnement que



j'ai de prendre les mots et de les aligner d'une façon précise pour évoquer quelque chose. Mais je crois que l'explication la plus satisfaisante réside dans l'acte lui-même. »

PHOTO : MARIE-REINE MATTEA



Catherine Mavrikakis

Catherine Mavrikakis est un carrefour international.

Née en 1961 à Chicago, fille d'un couple franco-grec, elle a bravé nombre de frontières avant de se poser à Montréal. Entre deux cours donnés à l'université, elle a publié, entre autres, quatre romans : *Deuils cannibales et mélancoliques* (Trois, 2000), *Ça va aller* (Leméac, 2002), *Fleurs de crachat* (Leméac, 2005) et *Le ciel de Bay City* (Héliotrope, 2008), qui a raflé le Prix des libraires, le Prix des collégiens et le Grand Prix de la Ville de Montréal 2008.

Pourquoi écrire en 2009?

« Enfant, j'avais le rêve d'écrire. Comme tout le monde, ou presque... Je ne voulais pas être pompier, mais écrivain. Question de goût, de nature...

Et puis, la vie m'a un peu fait perdre de vue ce



désir. Il n'y avait pas là d'urgence. Et je voulais que l'écriture soit plus qu'une simple tâche. Je pensais que quelque chose ou quelqu'un devait m'y appeler. Vers la fin de la trentaine, j'ai appris qu'un ami, que je ne voyais plus vraiment de-

puis quelques années, était mort du sida. J'avais vécu comme si nous avions le temps lui et moi de nous retrouver, comme si le temps nous appartenait, malgré notre dispute. J'avais eu tort... Tout à coup, j'ai voulu témoigner de son existence, d'une communauté et d'une époque qui se faisait engloutir par les années sida. Depuis, je n'ai pas vraiment cessé d'écrire. Le sentiment d'urgence est là. Il me va. Sera-t-il toujours là? Peut-être pas. Il peut y avoir mieux à faire qu'écrire. Lire, par exemple... Je me le souhaite. Je verrai. »